

## Scène 2 « My Baby just cares for Me »

Anne et Benjamin dans leur appartement



### 6 septembre

*(En fond de scène un canapé recouvert d'une couverture polaire sur laquelle sont posés Yoshi, ainsi qu'un pull, une cravate et une veste. A jardin Benjamin est installé au piano et joue un de ses propres morceaux. Il porte une chemise foncée et un pantalon noir bien repassés. La lumière est chaleureuse. La musique s'arrête. Le jeune pianiste s'étire en baillant. Il attrape son téléphone, regarde l'heure et commence à rédiger un message. Un bruit de porte lui fait lever la tête. Anne entre, le visage fermé, la respiration fulminante. Elle balance son sac au pied du canapé dans un mouvement d'humeur et s'y laisse tomber dans un profond soupir d'agacement. Comme par réflexe, elle attrape la peluche, et se recroqueville en la serrant contre elle.)*

**Benjamin** (*réprimant un sourire, A Anne*):

Ton cas-social ? (*elle acquiesce, poursuivant la rédaction de son SMS*) Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

**Anne** :

Rien. On travaillait la scène où Cécile fait son strip-tease pour Valmont. Normal. Il donnait ses indications de manière à ce que la suggestivité des contorsions, contrenature, de ma collègue, s'avèrent émoustillantes. Normal. Et là, j'ai surpris Monsieur le poignet très occupée dessous la table... Normal. (*Benjamin écarquille les yeux, effaré, il étouffe un rire.*) J'étais à ça de lui demander, s'il ne voulait pas un coup de main !

**Benjamin** :

Non ! Mais pourquoi tu travailles pour ce type ?

**Anne** :

Parce qu'il me paye. L'unique raison qui nous pousse à bosser pour des glands dans ce métier.

**Benjamin** (*s'approchant du canapé pour prendre son pull*) :

Samir a appelé, il voulait savoir où tu en étais de l'épisode 7.

**Anne** (*sortant son paquet de cigarettes.*) :

Oui. Je vais le rappeler. D'ailleurs, il me faut la musique pour la scène où le chapelier se fait mordre par le Bendersnash. (*Ils se regardent.*) Tu l'as fini ? (*il fait non de la tête*) Benji, t'es pénible, j'en ai besoin pour le minutage des plans, on tourne samedi prochain... (*Elle porte une cigarette à la bouche et se lève pour aller à la baie vitrée.*)

**Benjamin** (*la suit calmement*) :

Fini c'est un grand mot, disons que j'ai bien avancé sur l'idée. Ça va te plaire : une valse dont la construction harmonique se mord la queue.

**Anne** (*ouvrant la baie vitrée*) :

Tu as toute mon attention.

**Benjamin** :

On est en La mineur, et donc : (*mimant ses mains au clavier et comptant les temps*) La mineur, 2, 3, (*changeant ses mains de position dans le vide*) Do, 2, 3, (*même jeu*) Mi mineur, 2, 3, Sol...

**Anne** (*sourire complice*) :

Une suite de tierce ?

**Benjamin** :

Franchement, il y a des moments où ça marche du feu de dieu, et d'autres où (*il grimace*) c'est pas terrible. Pour l'instant j'ai bricolé avec les quintes. Cela dit, c'est pas mal : ça permet d'avoir un motif assez court qui tourne en boucle, et à chaque boucle de moduler dans une tonalité plus grave. Tu me suis ? (*il tend la main, elle lui donne la cigarette*)

**Anne** :

Donc on aurait l'effet vertige/fièvre du venin, représenté par l'harmonie avec le côté tourbillonnant de la valse, et la dégradation de l'état physique du personnage dans les modulations vers le grave ?

**Benjamin** (*rendant la cigarette à Anne*) :

C'est ça. On regardera ce week-end, mais je pense que ça correspond bien à l'état fébrile que tu décris.

**Anne** (*inspirant une dernière bouffée avant d'écraser sa cigarette*) :

J'adore le concept ! (*venant s'asseoir au piano*) Tu me fais écouter ?

**Benjamin** :

Heu... Maintenant ?

**Anne** :

Pourquoi pas ?

**Benjamin** :

C'est-à-dire que, je suis déjà en retard. Je passe la soirée avec Marie-Madeleine.

**Anne** (*l'air déçue*) :

Ah oui... Noui (*Benjamin se dirige vers le canapé. Anne, accoudée au bord du clavier, pianote les quelques accords qu'il vient de nommer, puis les égraine un à un du bout de l'index.*)

**Benjamin** (*nouant sa cravate*) :

Qu'est-ce qu'il y a ?

**Anne** (*hausse les épaules*) :

Rien. Pourquoi tu ne l'as pas invitée à se joindre à nous, pour une fois ?

**Benjamin** :

Elle n'aime pas le jazz. Et puis c'est pas la joie en ce moment, son petit chat est mort, elle voulait qu'on passe un peu de temps en tête à tête. (*Il s'aperçoit que sa cravate est nouée à l'envers, et défait le nœud pour le refaire à l'endroit.*)

**Anne** :

Ouai. (*Elle le regarde se débattre avec sa cravate.*) Tu comptes la demander en mariage ?

**Benjamin** (*amusé*) :

Ah, non. Je l'invite chez Maxim's pour ses 20 ans, restaurant sérieux, tenue correcte exigée, tout ça...

**Anne** :

Oh, restaurant sérieux pour relation sérieuse.

**Benjamin** :

Ah, c'est cela, moque toi. (*Le nœud de sa cravate est de nouveau à l'envers.*) Oh ! Zut !

**Anne** (*se levant*) :

Laisse-moi faire. (*Défaisant le nœud*) Quand-même c'est dommage : j'aurais été curieuse de la rencontrer. A force de la garder pour toi tout seul, je finirai par douter de son existence.

**Benjamin** :

Vous ne vous entendriez pas. Vous avez des caractères trop dissonants.

**Anne** :

Oui, j'ai bien vu qu'elle n'était pas du genre à annuler un week-end à Deauville pour te nourrir à la petite cuillère quand tu passes la semaine au lit avec 40 de fièvre. Par contre « le petit chat est mort », et là, elle s'attend à ce que tu rappliques fissa, lui prêter une épaule pour éponger l'océan lacrymale.

**Benjamin :**

Ne sois pas mauvaise langue. Ça ne te va pas du tout.

**Anne :**

Je ne suis pas mauvaise langue. Être égoïste ne l'empêche pas d'être une très chouette fille, c'est un défaut tellement commun. *(Serrant le nœud de la cravate)* Voilà.

**Benjamin :**

Merci. *(Il réajuste sa cravate et son pull, rentre sa chemise dans son pantalon)* De quoi ai-je l'air ?

**Anne** *(le jauge de haut en bas)* :

D'un pingouin.

**Benjamin :**

Trop aimable.

**Anne :**

Pourquoi ce déguisement ridicule ? Elle te va tellement bien cette chemise.

**Benjamin :**

Un petit mot d'encouragement pour un ami mort de trac ? *(ils rient)*

**Anne** *(soupire)* :

Tu es beau Benjamin. Tu es grand comme un amour de tragédie.

**Benjamin :**

Pourquoi de tragédie ?

**Anne :**

Parce qu'il n'y a qu'un héros tragique pour s'abandonner corps et âme à ses amours tumultueuses, malgré les foudres Zeussèsques d'un père conservateur. Non, je te jure que tu as tout d'un grand Roméo, mais, je t'en conjure... Retire cette cravate.

**Benjamin** *(regarde son téléphone, amusé)* :

Bon, ça va. Il faut que j'y aille. Tu passeras le bonjour à Gabriel pour moi.

**Anne :**

Mnuai.

**Benjamin :**

Qu'est-ce qu'il y a ?

**Anne :**

Mais rien !

**Benjamin :**

Je te connais par cœur, Anne. Quand tu dis « rien » ça veut tout dire.

**Anne :**

Alors pourquoi est-ce que tu me prends la tête ?

**Benjamin :**

Parce qu'encore une fois tu t'esquives. Tu ne dis jamais rien, tu encaisses, tu encaisses, et puis tout à coup, tu t'écroules, et tu te relèves, et ça recommence. Et ça recommencera comme ça jusqu'au moment où tu ne t'en relèveras pas, la santé ruinée pour avoir tout enfoui dans le silence. Je ne veux pas te voir atteindre ce point là de non retour. Je n'ai pas envie de passer ma vie à l'hôpital...

**Anne (dans une colère froide) :**

En ce moment, ta vie, tu la passes Rue de la Pompe, l'hôpital, ici, c'est moi qui me le tape !

**Benjamin : (Progressivement, le ton monte.)**

Ça y est ! On y vient ! Est-ce que j'ai, enfin, touché la corde sensible ? Ça y est ? Tu vas le déverser ton cœur ? Qu'est ce qui se passe à Mondor ?

**Anne (criant) :**

Plutôt que protéger ta sensibilité, pourquoi pas y aller voir toi-même ?!

**Benjamin :**

Et la tienne de sensibilité ! Combien de temps tu penses encore supporter ça ? Tu crois vraiment que c'est en lui tenant la main tous les soirs que tu soulageras sa souffrance ? T'attends quoi ? De voir l'image cauchemardesque de trop, qui hantera ton sommeil jusqu'à la fin de tes jours ?

**Anne (de rage elle lui balance la peluche au visage) :**

T'es comme ta bourgeoise ! Tu comprends rien ! *(la peluche vient s'écraser au pied du piano)*

**Benjamin :**

Ben, explique !... J't'écoute... *(Elle se détourne)* Ce n'est pas la conversation que tu devrais esquiver, c'est ce... cette pompe à énergie...

**Anne :**

Rien à voir ! C'est toi qui t'fais des films !

**Benjamin :**

Vraiment ?! C'est ce matin que tu travaillais *Les Liaisons*, non ? *(il vient lui coller sa montre sous le nez)* Il est 20h. T'étais sensée rejoindre Laura à Belleville depuis l'hôpital. Alors, qu'est-ce tu fous là ? *(Un temps, respiration, plus calme)* Est-il donc si loin le temps où on se disait tout, sans filtre, sans fausse pudeur... *(La prenant par les épaules pour la regarder droit dans les yeux.)* Qu'est-ce qu'y s'est passé, Anne ?

**Anne (semblant capituler) :**

Est-ce que je peux pas, simplement, avoir changé d'avis ?

**Benjamin :**

Non. Pas toi. Pas là-dessus. Tu n'aurais pas « abandonné » ta cousine alors que tu lui avais « promis » de passer la voir. Tu aurais raté la moitié, non... tu aurais raté tout le concert de Gabriel plutôt que de

laisser Mélodie toute seule. C'est plus fort que toi. Les autres passent avant, quoi qu'il en coûte. (*un court temps*) Et toi, Anne ?...

(*Le Générique de Pokémon retentit. Ils sursautent. Rires nerveux. Un court temps : le pianiste consulte son téléphone.*)

**Anne** (*sourire mi-résigné mi-amusé*) :

Je crois que ta bourgeoise t'attend. (*Benjamin gesticule agacé puis décroche son téléphone.*)

**Benjamin** (*à Anne*) :

Cette conversation n'est pas terminée. (*Sortant de la pièce, à son téléphone, d'une voix penaude*) Oui ma chérie, je... Oui... Non, je suis en chemin... (*La porte se ferme, Anne reste seule.*)

**Anne** (*désabusée, les yeux fixé sur la porte*) :

Oh si, elle est terminée... Tu n'y reviendras pas, et moi je m'en garderai bien. Il n'y a que tes mains qui aient de la mémoire. Mélodie est en apaisie. Oui, c'est usant de passer son temps à faire le pitre pour voir se dessiner un sourire éphémère anéanti en quelques secondes par une douleur à crever. Mais l'abandonner... (*Elle regarde la peluche et s'approche pour la ramasser*) Ne pleure pas Yoshi, ce n'est rien. Ne pleure pas. Je sais des histoires d'un temps où le secret nous était étranger. Des histoires d'amour et d'amants où l'harmonie était majeure, où les silences nous étaient complices. (*Le regard d'Anne se porte sur le cimetière – le public – derrière la baie vitrée, un temps, comme hypnotisé*) « Mon dieu, qu'il y en a des croix sur cette terre. Croix de fer, croix de bois, humble croix familière. Croix de la déraison... ou de la délivrance. »<sup>1</sup> (*Retrouvant ses esprits, elle assied la peluche sur le tabouret de piano et s'agenouille devant lui*) Si tu savais comme c'est usant de rentrer le soir dans une maison vide de toi, de dîner seule, de se mettre au piano seule, de chanter seule, d'écrire seule... Usant, aussi, les petites joies avortées de soirées comme celle-ci. Comme c'est usant de vivre notre vie commune sans toi. Est-ce que tu le sens, toi aussi, ce froid qui vient de l'intérieur et dont rien ne vient à bout. Ecoute... (*Posant la tête sur les pieds de la peluche.*) Est-ce que tu la sens, la morsure du silence... Comme il fait vide ici. Comme il me manque.

(*Elle joue quelques accords et finit par prendre la peluche sur ses genoux pour s'asseoir à sa place, comme pour se tenir compagnie, elle commence à chanter He Needs Me de Arthur Hamilton. Elle se lève berçant la peluche et la couche dans le canapé. Anne attrape son gilet et son paquet de cigarettes, elle en porte une à sa bouche en se dirigeant vers la porte. Elle sort, actionne l'interrupteur. Noir.*)

---

<sup>1</sup> Extrait de la chanson *Les croix* de Gilbert Bécaud